

Gens

Philippe Caubère, dansez pour nous !

Après avoir exploré sa vie de théâtre dans des spectacles éblouissants, Philippe Caubère met un point (peut-être) final à sa longue quête autobiographique au Théâtre du Rond-Point, de septembre à décembre. Un spectacle à ne pas manquer.

« L'imagination, c'est la mémoire. » La formule est de Picasso, citée par Caubère. Et si elle n'éclaire pas forcément l'œuvre de l'un, elle illumine celle de l'autre. Car ça y est, Caubère parachève son cycle de représentations et l'on peut parler d'une œuvre. Magistrale. Exemplaire. D'une œuvre de référence, à inscrire dans les annales de toutes les Histoires du Théâtre.

Qu'on soit admiratif ou dubitatif face à la prouesse scénique de ce type capable de traverser en solitaire trente ans de sa vie en onze (*Le Roman d'un acteur*) puis six épisodes (*La Danse du diable* devenue *L'Homme qui danse* ou *La Vraie Danse du diable*, présentée vingt ans après au Théâtre du Rond-Point), on ne peut pas nier la rareté et la folie de ce projet, ni le courage, l'acharnement et la foi de son auteur.

Philippe Caubère est le premier à avoir improvisé sa vie sur les planches, à trente ans sonnés, et à l'avoir interprétée pendant trente autres années. Il est pionnier dans ce genre à part qu'est l'improvisation écrite, genre affectionné par Ariane Mnouchkine durant l'âge d'or du Théâtre du Soleil, et qu'il a fait sien, en le poussant aux confins du possible. « Et si l'improvisation était la forme suprême de l'écriture ? » s'interroge-t-il.

C'est son génial instinct qui le guide dans cette « recherche du temps perdu ». C'est également une peur intrinsèque du temps qui passe : il rame à contre-courant, ressuscitant sans fin les instants d'une jeunesse que son départ de la Cartoucherie lui semble condamner. « Il ne pouvait pas y avoir deux créateurs. Et moi, j'avais un besoin irrésistible d'écrire à l'époque, d'écrire ma vie, pour la mettre en scène et pour la jouer. »

Il suffit de se plonger dans les 600 pages bouillonnantes de ses *Carnets d'un jeune homme*, pour comprendre : c'est le journal d'un jeune acteur des années quatre-vingt, partagé entre la routine (plutôt séduisante) de son métier et une furieuse et impuissante rage d'écriture. Il y a, dans ces confessions d'un auteur en quête de « style », des lignes sublimes.

Ce n'est pas l'inspiration qui lui manque, à Caubère : il a à sa disposition sa vie dont il pressent la phénoménale densité, il a son regard puissant, cette conscience des choses qui détermine les poètes... C'est la façon de dire qu'il cherche, avec peine, avec ardeur... « Écrire est un acte terroriste, dit-il. C'est un choix tragique, qui vous impose de rompre avec tout. Et comme dans tout acte créateur, on est victime du Temps... » Le Temps, ou comment le retenir.

L'actualité



© Michèle Laurent

Pour remédier à cette fatalité, Caubère s'est fait sculpteur d'instant. La plupart de ses personnages sont vivants. Certains, comme Maxime Lombard, se réjouissent devant leurs doubles « caubertisés »

« C'est plus moi que moi », a déclaré un jour ce frère en Méditerranée, qui a partagé avec Philippe ses débuts parisiens « C'est le manque de tous ces gens que je joue. Le manque que j'en avais », explique Caubère

Vingt ans après, il revient aux improvisations : les quelques quatre-vingts heures enregistrées à l'époque par son complice Jean-Pierre Tailhade, sous l'œil duquel il accouchait de lui-même, dans une sorte de « transe, qu'il ne se souhaite pas de revivre », et devant son amie de toujours, Clémence Massart, lui servent de vivier. Il y est retourné, appréhendant de retrouver le fantôme d'Ariane, mais le texte, soigneusement consigné par Roger Goffinet et sans cesse retouché par ses propres soins, lui a permis de repartir en arrière avec autant de naturel qu'à la création. Il n'est pas question ici d'un *come-back* : il s'agit d'aller au bout d'un chantier, au bout de l'inachevé...

Et pourquoi reprendre cette *Danse du diable*, présentée en 1981 à Bruxelles, Avignon, Paris, à travers la France jusqu'en 1995 ? *L'Homme qui danse* s'éloigne-t-il beaucoup de cette première version ? « Il y avait plein de choses non utilisées alors dans les impros, au sujet du sexe, de la politique, des rapports entre Claudine (sa mère) et Ariane... » Bref, ça ne s'explique pas, il fallait y retourner.

D'ailleurs, avec Caubère, rien ne s'explique. Ça se sent. C'est avec la faconde, l'inconscience et le feu qu'il a mis dans l'œil de Molière (auquel ceux qui l'ont vu ne peuvent s'empêcher de l'identifier à vie), qu'il se précipite dans cette aventure dont il est la clé et la frontière. Il cite souvent Moby Dick dans ses *Carnets*. Et pour cause... Il y a du monstre dans tout ça. De l'anormal. On peut appeler ça du génie, mais il s'en défend, sincèrement, sans remettre en cause pour autant l'orgueilleux sentiment de sa singularité ni la nécessité de sa création : « Le vrai génie est méchant, car il s'inspire de la vie. Moi je

ne joue que ma vie à moi, c'est burlesque, c'est une satire, ça génère le rire et le rire sauve, il humanise tout. »

Et après ? se demandent tous ceux qui le suivent depuis vingt-cinq ans, épisode après épisode, reconstruisant sa saga personnelle, l'enfance à Marseille, à Aix, l'arrivée à la Cartoucherie, les années Soleil et Molière, le divorce artistique avec Ariane, Louvain-la-Neuve chez Armand Delcampe, *Lorenzaccio* au palais des Papes, un Tchekhov... Qu'on ne s'inquiète pas pour lui : il a trop connu la solitude pour ne pas avoir une envie profonde de rejouer « avec des vrais gens ». Un film de Schoendoerffer dans lequel il joue, sort en janvier. L'idée d'un nouveau *Dom Juan* l'habite : « J'ai compris maintenant ce que je ne comprenais pas à l'époque. C'est un texte qui raconte la France, qui exalte la liberté, le libertinage, un texte contre les intégrismes. »

Et puis il y a tout un travail collatéral à faire sur *L'Homme qui danse*, filmer, éditer. Sa compagne et productrice Véronique Coquet assure cette partie administrative de la machine et veille à la pérennité de cet art fugace de l'improvisation.

Tandis que Philippe Caubère se prépare, baignant dans le doute – son premier combustible – il avoue que « les spectateurs le dévorent » et marmonne cette prière qui jalonne ses *Carnets* : « Hommes, aimez-moi un instant ! » Qu'il soit exaucé une fois de plus !

S. T.

Les Carnets d'un jeune homme sont publiés aux Éd. Denoel. *L'Homme qui danse* ou *La Vraie Danse du diable* est en cours de parution aux Éd. Joëlle Losfeld.

L'Homme qui danse ou *La Vraie Danse du diable*

Du 15 septembre au 30 décembre 2006

Théâtre du Rond-Point – Tél. : 01 44 95 98 21